

Massoud Pezeshkian

Une déférence de style

Le nouveau président iranien est tenu à l'œil par le Guide suprême, qui a sous-estimé l'attrait que représentait sa différence avec ses prédécesseurs.

QUEL étrange moment... Le 30 juillet, le président iranien nouvellement élu, Massoud Pezeshkian, 70 ans, prêtait serment devant le Parlement iranien. Devant 80 délégations étrangères – et, surtout, le sympathique gratin des mollahs de toutes origines –, attentivement observé (certains diraient surveillé) par le Guide suprême, Ali Khamenei, il s'est avancé. Pezeshkian, l'homme qui n'avait aucune chance d'être là, pourtant élu avec plus de 53 % des voix, a juré d'œuvrer de toutes ses forces à la continuité du régime et à la promotion de la religion. Combien ont grincé des dents en l'écoutant ?

Car Pezeshkian est, selon l'expression d'Ahmad Salamatian, ancien secrétaire d'Etat et vice-ministre des Affaires étrangères d'Iran, l'« intrus dans le système » : « Sa mère était sunnite et kurde, son père chiite et turcophone. Il appartient donc à deux minorités, linguistique et religieuse. Issu d'une famille mélangée, il sort du moule. Devenu chirurgien, il épouse une gynécologue à la fois sunnite et kurde, comme sa mère. Et, dans leur cabinet médical, ils ont l'habitude de recevoir les malades gratui-

tement un jour par semaine. Devenu veuf, il a élevé seul ses trois enfants et ne s'est jamais remarié, ce qui est mal vu par les religieux. »

Poids plume politique

L'« intrus », qui arrive au sommet de l'Etat en pleine guerre, quand le régime est en alerte maximale, que Gaza n'est plus qu'un champ de ruines et le Sud-Liban à feu et à sang, a-t-il la moindre marge de manœuvre ? Il n'a pas été sollicité lors des frappes de missiles Fattah sur Israël. « Il est seul, surveillé par Khamenei et les Gardiens de la révolution, il n'a pas de colonne vertébrale politique, juste de bonnes intentions, et aucun relais dans l'Etat profond. C'est un type sympa et intelligent, un poids plume politique qu'on a mis là pour créer la vitrine présentable d'un régime honni », assure le politologue Antoine Basbous, associé chez Forward Global et président de l'Observatoire des pays arabes. Salamatian estime, lui, que Khamenei l'a laissé se présenter à l'élec-



tion parce qu'il pensait qu'il n'avait aucune chance. « Ils ont sous-estimé l'attrait qu'a représenté sa différence. »

Il est sorti brutalement de sa réserve quand le mouvement « Femme, vie, liberté » a pris son essor. Alors député réformateur, il est intervenu publiquement pour assurer qu'au vu de son dossier médical la jeune Mahsa Amini avait été frappée par-derrière avec violence et n'avait pu chuter accidentellement, ce qui a fait grand bruit. Il a fait campagne en souhaitant qu'on laisse les femmes tranquilles sur cette question du voile et en promettant un allègement des sanctions internationales. Fin septembre, on l'a envoyé à l'ONU, où il a tenu un discours modéré sur Israël qui n'a pas convaincu les Occidentaux. Revenu bredouille, est-il déjà sur la touche ?

« Il y a deux domaines dans lesquels il peut théoriquement peser : l'économie et la vie quotidienne, rappelle Jonathan Piron, spécialiste de l'Iran et enseignant à l'université de Liège. Sur l'économie, c'est très difficile d'agir seul dans un pays où les conglomérats gigantesques sont contrôlés

par les Gardiens de la révolution et ne paient pas d'impôts, pas plus que les fondations religieuses, et où la corruption est endémique. En ce qui concerne la vie quotidienne, il est en phase avec la révolution culturelle en cours en Iran sur le voile, les féminicides, la place des femmes, mais il ne réussit pas à faire cesser les interpellations et les contraintes, de plus en plus nombreuses ».

Ambitieux et culotté

Desserrer l'étau pour permettre à la population de vivre enfin un peu mieux, c'est se heurter aux fondements de la politique étrangère iranienne. « Cela fait quarante ans que l'argent du pays sert avant tout à financer l'exportation de la révolution. L'Iran règne sur Bagdad, Damas, Beyrouth, Sanaa et sur les ruines de Gaza, mais la population iranienne manque de tout. C'est un choix politique », explique Basbous.

Pourquoi cet homme respecté, qui était membre, au Parlement, de la commission des Affaires sociales, un lieu non politique, et qui ne fut qu'une seule fois ministre, chargé de son dossier de prédilection, la santé, a-t-il pris le risque de se jeter dans la gueule du loup, de finir totalement marginalisé, voire méprisé ? « C'est un homme qui a ses convictions mais qui sait faire des compromis. Il a gardé le même ministre des Renseignements que son prédécesseur, Ebrahim Raïssi, qui fut un président fou furieux, coupable de massacres de milliers de personnes, et aussi le même ministre de la Justice », explique un dissident iranien réfugié à Paris.

Contraint de baisser la tête à l'heure où les militaires mènent le jeu, l'ambitieux Pezeshkian courbe l'échine en attendant son heure. Voilà qui révèle un tempérament fort joueur.

Anne-Sophie Mercier

DEUXIÈME SEMAINE DU PROCÈS DU RN

